



Ôé forêts Rencontre avec le Nobel japonais, hanté par le nucléaire

La baie vitrée du salon donne sur un jardin baigné par les dernières pluies du typhon d'automne. Décor feutré, Kenzaburô Ôé reçoit pieds nus dans sa maison de l'ouest de Tokyo. L'œil pétillant derrière ses inimitables lunettes rondes, le Prix Nobel couve du regard son fils Hikari qui vient de nous accueillir d'un «bonjour» enjoué. A 78 ans, Kenzaburô Ôé se dit «*affaibli*», mais c'est un bavard agile qui ne cesse d'évoquer le combat d'une vie contre l'atome. Avant de convoquer le poète T.S. Eliot en compagnon de route vers la folie salvatrice.

Dans *Adieu, mon livre!*, Chôkô Kogito, le héros du roman, revient chez lui, aux portes de la forêt. Pourquoi ce lien à la nature est-il de nouveau réaffirmé ?

C'est essentiel pour moi. La nature, la forêt, le Shikoku [*l'île du sud du Japon où est né Kenzaburô Ôé en 1935, ndlr*], deviennent plus présents en effet, surtout quand on sent la mort. Mais il y a une sorte de froideur en même temps dans cette relation, une ambiguïté. En fait, la nature de ce lien devient plus complexe et j'avais envie d'évoquer cette question là. Depuis la soixantaine, je lis davantage de poésie anglaise, notamment les poèmes de T.S. Eliot le soir avant de m'en dormir. Dans *Four Quartets*, il écrit d'une façon très visuelle, concise. Il vivait sur les

bords du Mississippi, et, enfant, quand il ne parvenait pas à s'endormir, il entendait le bruit du fleuve. Pour lui, le bruit de la nuit, c'était le bruit du fleuve. J'ai lu beaucoup de livres, mais très peu de cette qualité. Eliot est un auteur qui, en très peu de mots, sait tirer l'essentiel des choses.

Votre enfance est également au cœur d'*Adieu, mon livre!*

Mory, le mot «forêt», est peut-être le terme qui revient le plus souvent dans ce roman où j'évoque l'enfance. C'est pour moi le lieu principal, mais il ne s'agit pas d'un endroit précis, géographique, mais de l'idée. Et c'est peut-être ce qui me différencie de plusieurs écrivains japonais. En général, ils écrivent très bien sur la nature, beaucoup sur leur forêt. Chez moi, la forêt est bien sûr liée à celle que j'ai connue dans mon enfance dans le Shikoku, mais c'est un concept, c'est très abstrait.

Est-elle un refuge par rapport à la ville, le centre, ou bien l'expression de votre identité intime ?

Il y a effectivement la périphérie et le centre. Je me sens comme quelqu'un de la périphérie, qui est en opposition avec le centre et c'est ce qui explique pourquoi j'ai écrit des essais plus engagés politiquement. Avant, le centre, c'était Kyoto, aujourd'hui, c'est Tokyo avec l'empereur. Dès le début de ma vie, j'avais l'idée d'être en opposition à Kyoto, à

Tokyo. Et en opposition à Kyoto, Tokyo, il y a la forêt. J'ai toujours eu envie de vivre dans cette périphérie.

D'où vient cette volonté de se positionner contre le centre ?

Quand j'étais enfant, il n'y avait pas beaucoup de livres. Les enseignants nous les prêtaient. J'ai toujours eu le sentiment que c'était leurs livres, leurs objets, pas les miens. S'il y avait leur culture, il y avait donc la possibilité d'une autre culture, la mienne, celle de la forêt. Je n'ai pas vraiment le souvenir d'avoir joué avec les copains du village. J'allais plutôt me promener, me réfugier dans la forêt, construire une cabane dans un arbre pour penser, rêver. J'ai même eu l'idée de vivre dans cette forêt. Ma famille s'occupait de l'entretien de la forêt où mon grand-père et mon père travaillaient. Dans ma famille, on était de cette forêt : on y naissait, on y vivait et on y mourrait.

La Seconde Guerre mondiale bouleverse cet ordre des choses.

J'avais 6 ans quand elle a commencé. Le nationalisme, l'empereur étaient au centre de l'éducation des enfants. Jusqu'alors, on nous faisait bien sentir que nous étions de la périphérie. Puis, on nous a appris que nous étions des enfants du Japon. Mais je ne pensais pas en faire partie, j'étais un enfant de la forêt. Je l'ai même dit à mon professeur qui m'a appris qu'il existait un mot pour dire ce que j'étais : orang outan. J'ai été alors surnommé «Orang outan». A l'automne 1945, une vingtaine de personnes sont arrivées dans le village. Elles étaient blessées, brûlées, venaient d'Hiroshima. A l'école, on nous a expliqué qu'une lumière effroyable avait tout fait disparaître. Pour moi, enfant, c'est ça la défaite. Une défaite contre la bombe atomique. Le Japon a été brûlé par la bombe. On a pensé que tout le pays était dans cet état là, qu'il ne restait plus que la forêt du Shikoku. Puis en 1947, la Constitution du Japon est promulguée. Le professeur nous dit «on ne fait plus la guerre, c'est écrit dans la Constitution» [article 9, ndr]. C'était déjà bien. Mais une

autre chose, encore mieux dans cette Constitution, est la découverte que tous les hommes sont égaux en droits et tous des citoyens. Ça m'a donné alors l'envie de vivre en tant que citoyen, de ne pas rester seulement dans la forêt.

Pourquoi l'enfant de la forêt que vous êtes resté n'a pas fait le choix d'y retourner, comme le héros d'Adieu, mon livre ! ?

Quelque part en moi, je me dis qu'il aurait été bien que je naisse, vive et meure dans la forêt. J'ai le sentiment d'avoir trahi l'enfant que j'étais. La trahison fait partie des premiers mots dont j'ai recherché la définition. Mais je suis en même temps toujours dans une forêt de culture, de mots, d'idées.

Vous évoquez la mort. Qu'est-ce que la catastrophe de Fukushima et cette idée de la vie en péril ont signifié pour vous ?

La tragédie est toujours là. J'y suis en permanence. Je réfléchis à la mort. J'ai 78 ans, je pense en ce moment à la fin de ma propre vie et à la fin de la société, du monde. Je les suiperpose. C'est quelque chose de très personnel. Bien sûr, il y a eu le grand tremblement de terre, puis le tsunami, mais ce qui s'est passé à Fukushima, c'est du même ordre catastrophique qu'Hiroshima.

Comment le romancier fait-il le lien immédiat entre les deux événements ?

Un peu avant Fukushima, je pensais avoir tout écrit et que mon dernier roman était écrit. En mars 2011, j'ai tout de suite senti que c'était la plus grande catastrophe que les Japonais aient connue. Comme tout le monde l'a entendu, le Premier ministre a dit récemment que tout «était sous contrôle». Je pense au contraire que la catastrophe continue de progresser à Fukushima. Mais il faut que les Japonais réalisent que la catastrophe est toujours en marche et c'est de ce constat qu'il faut partir pour vivre, redémarrer.

Comment expliquez-vous que les Japonais, victimes à deux reprises du feu nucléaire, aient été aussi peu scrupuleux en construisant 54 réacteurs ? Cela illustre-t-il l'ambiguïté dont vous avez parlé, notamment lors

de la réception du prix Nobel en 1994 ?

Oui, en effet. Tous les mouvements contre le nucléaire ont manqué de souffle, de force. Je pense être de la génération des Japonais qui ont cette responsabilité de ne pas avoir pu ou su empêcher ce développement du nucléaire. **Parce que la littérature ne peut pas se saisir de cette lutte ?**

Même encore maintenant, on manque de force. La mobilisation n'est pas au rendez-vous, car nous n'avons pas d'homme politique capable de porter cette exigence de l'arrêt immédiat du nucléaire. Il faut faire une sorte d'autocritique également. On a cru que les centrales pour produire de l'énergie pourraient être contrôlées. Or, on voit que cette énergie-là est incontrôlable. En fait, je n'ai pas été jusqu'au bout de ma démarche pour intégrer à mon action politique, à mon travail, cette idée que le nucléaire dépasserait l'homme et l'amènerait à la catastrophe. Au moment de l'accident de Fukushima, j'ai eu l'impression que tout ce que j'avais fait jusque-là avec les *hibakusha* (les irradiés) d'Hiroshima avait été inutile. On ne peut pas revenir en arrière avec le nucléaire. Ce qui a été fait amène à quelque chose de catastrophique, une avancée vers l'apocalypse. Or il ne faut pas oublier la «morale de l'essentiel» d'après l'expression de Milan Kundera, et laisser aux suivants, aux descendants, une terre vivable.

Cette «avancée vers l'apocalypse» vous plonge-t-elle dans un plus grand désespoir qu'en 1963, quand vous avez découvert la situation des hibakusha qui sont au cœur de Notes de Hiroshima ?

C'est vrai, je n'ai pas une vision claire, ni optimiste. Nous n'avons pas encore cerné l'ampleur de la catastrophe, puisque la matière est toujours en fusion, en train de s'enfoncer. Après la catastrophe de Fukushima, un journaliste allemand m'a dit que j'essayais d'esthétiser ces irradiés, solidaires et mobilisés contre le nucléaire, dont je parle dans *Notes de Hiroshima*. Il m'a dit que j'étais un «homme dangereux». Puis, on m'a demandé si je n'allais pas chercher des héros à Fukushima qui travailleraient au risque de leur vie pour un nouveau livre. Mais non, j'ai plutôt envie de soutenir les mouvements qui demandent des réglementations plus strictes sur le travail des gens intervenant sur le chantier de la centrale.

Cette crise sans fin fait-elle partie de votre projet d'écrire une histoire du Japon sur les victimes de l'atome et le péril du nucléaire ?

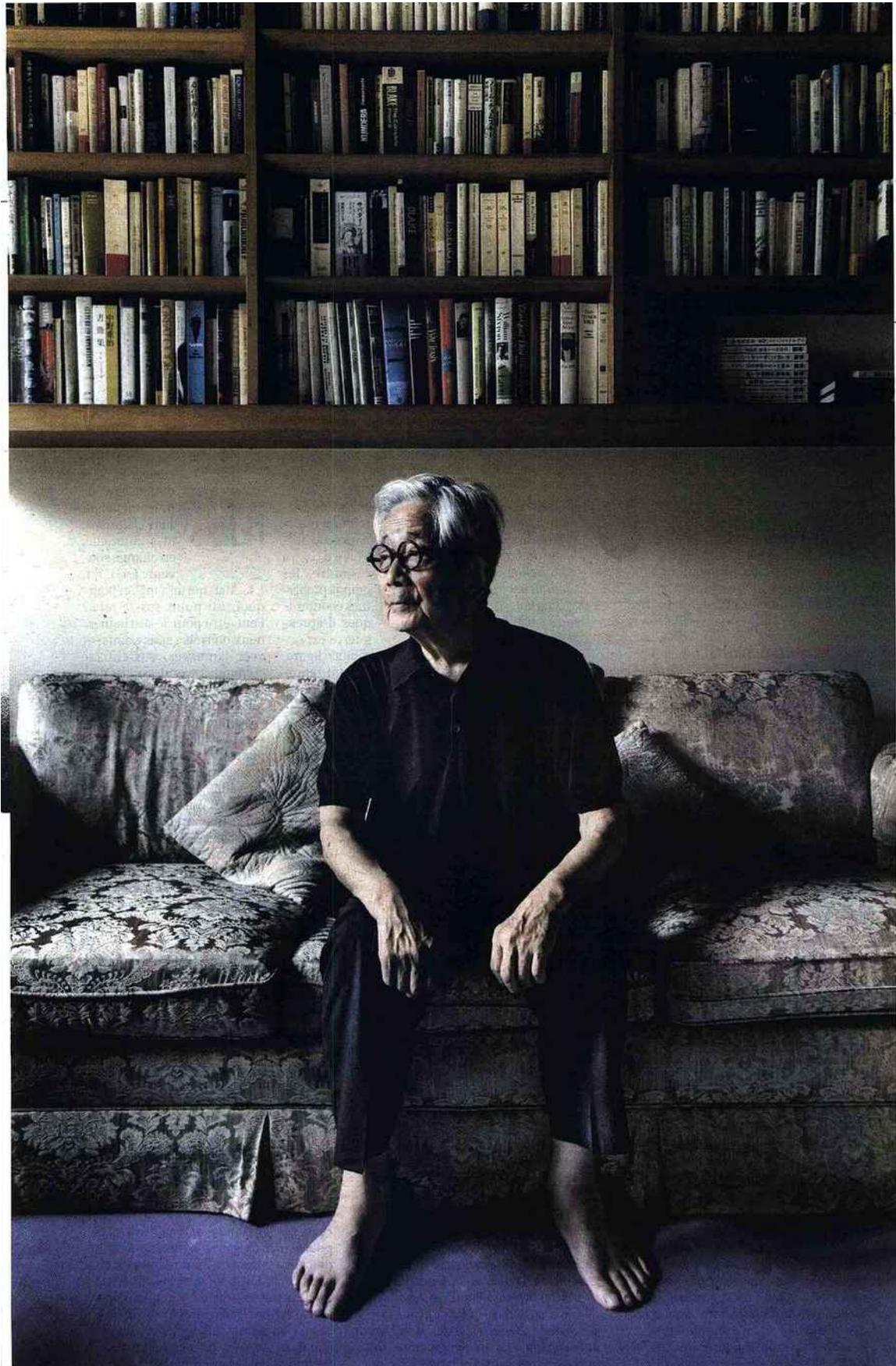
J'avais écrit une centaine de pages, mais j'ai eu l'impression que c'était inutile après mars 2011. J'ai donc arrêté et pris une autre direction de roman. J'ai choisi quelqu'un qui me ressemble, qui lui aussi a un enfant handicapé et je raconte comment ce citoyen pense

LES «PSEUDO-COUPLES» D'«ADIEU, MON LIVRE !»

Quand un auteur commence un roman, dit le héros d'Adieu, mon livre!, il choisit le thème puis «le récit acquiert sa propre dynamique et montre à l'écrivain la voie à suivre». Adieu, mon livre!, dont le titre vient de la dernière phrase du Don de Nabokov, en est l'illustration.

Le héros, un vieux romancier relevé d'un accident grave, travaille à un nouveau livre, cependant qu'un ami/ennemi d'enfance, venu veiller sur lui, fomenté un attentat terroriste inspiré d'une de ses

œuvres de jeunesse. Adieu, mon livre! devient le récit de cette opération, où rôde le souvenir de Mishima. Les «pseudo-couples», notion héritée de Beckett que l'Américain Fredric Jameson avait analysée chez Ôé et dont le roman tout entier est un commentaire, fourmillent. Avec son fils handicapé, avec l'ami d'enfance, avec «un autre moi» qui le rajeunit, le héros forme un «pseudo-couple», sans oublier Ôé lui-même, dont il est le double. C.I.D.



Kenzaburô Ôé, le 25 septembre, chez lui, à Tokyo. PHOTO JEREMIE SOUTEYRAT



KENZABURÔ ÔÉ
Adieu, mon livre!
Traduit du japonais par
Jean-Jacques Tschudin.
Picquier, 425 pp., 21,50 €.

et voit la tragédie de Fukushima tous les jours. Ce roman va bientôt être publié au Japon. Dans le même temps, j'ai participé à des mouvements, des actions pour arrêter le nucléaire en prononçant des discours, en écrivant des textes. On ne m'écoute pas beaucoup. Je fais partie de la minorité. Mais dans ce Japon tout entier face à la catastrophe, la minorité est tout de même un chiffre important. Après le prix Nobel, l'empereur a voulu me remettre un prix, mais j'ai refusé. Des gens sont venus manifester ici, devant chez moi, en criant «*Quelle honte!*». Cette fois-ci, il n'y a pas ce genre de critiques. Je n'ai pas l'impression d'être isolé. Mais je manque de force. Il en faut pourtant pour arrêter ce gouvernement qui veut changer la Constitution pour faire du Japon un pays qui ferait la guerre à côté des Américains. J'ai vraiment l'impression d'être peu de chose et de faire peu de chose, mais je le fais quand même.

En 1994, l'académie Nobel avait dit que vous écriviez pour «exorciser un démon». Ce démon se manifeste-t-il encore ?

En fait, la littérature ne permet pas concrètement de lutter contre le démon. Elle est impuissante face à lui. En revanche, c'est une manière de le contourner, de faire avec, grâce aux mots. Si on lit ce que j'ai écrit depuis cinquante ans en essayant peut être d'exorciser les démons, il y a tout de même eu 54 réac-

teurs qui ont été construits entre-temps. Donc, par rapport à cela, ce que j'ai fait manquait de puissance. J'aurai bientôt 80 ans, je ne pourrai pas travailler très longtemps. Je continue en quelque sorte à faire ma prière d'exorciste. Je suis conscient que je fais quelque chose d'inutile depuis cinquante ans. Mais je continue. Voilà comment la catastrophe générale se superpose à ma propre catastrophe. C'est pour ça que je lis T.S. Eliot le soir.

Une phrase de T.S. Eliot revient souvent dans *Adieu, mon livre!*: «Que je n'entende pas parler de la sagesse des vieillards, mais bien plutôt de leur folie».

J'ai l'impression en effet de me rapprocher de plus en plus de cette folie de vieillard et d'ailleurs Eliot dit qu'il faut avancer, s'en rapprocher sereinement, calmement.

Mais cette folie est-elle libératrice, saine ou le signe de la sénilité ?

Mon professeur Kazuo Watanabe [spécialiste et traducteur de François Rabelais, ndlr], m'a fait connaître Panurge, la folie. Heureusement, ce mot de folie me sauve d'une certaine manière. On pourrait me dire «mais qu'est-ce que tu fabriques depuis cinquante ans, ça ne sert à rien». Mais dans le monde littéraire, ce que je fais a un nom et c'est la folie. Savoir que cela existe et a été nommé «folie» est rassurant.

Recueilh par ARNAUD VAULERIN (à Tokyo)